

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. GUSTAVE SCHLUMBERGER

PAR

M. RENÉ CAGNAT

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Lue dans la séance publique annuelle du vendredi 21 novembre 1930



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXX

INSTITUT.
1930. — 21 *ter.*

Bibliothèque Maison de l'Orient



165791

NOTICE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX
DE
M. GUSTAVE SCHLUMBERGER
PAR
M. RENÉ CAGNAT
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Le 31 mai 1929, nous recevions de M^e Constantin, notaire à Paris, la copie d'un extrait du testament de notre confrère récemment décédé, Gustave Schlumberger; il est ainsi libellé :

« Je lègue la somme de deux cent mille francs à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France, somme nette et franche de tous droits. Les arrérages de cette somme serviront à fonder trois prix triennaux: l'un d'Histoire byzantine, l'autre d'Archéologie byzantine, et le troisième d'Histoire et d'Archéologie de l'Orient Latin, désignés tous les trois sous le nom de Prix Gustave Schlumberger ».

Nous savons d'autre part que Schlumberger a fait des

dons analogues à d'autres centres scientifiques : au Collège de France il a attribué de quoi fonder une chaire d'archéologie byzantine et un cours de numismatique ; aux Antiquaires de France, de quoi alimenter plus largement les publications de la société ; il a réparti entre le Louvre, le Cabinet des médailles et le musée de la ville de Pau les petits monuments, les monnaies, les pierres gravées, les sceaux, les bulles, les ivoires, les camées, tous les trésors de sa magnifique collection ; bref il a tenu à couronner sa carrière en attribuant tout ce qu'il laissait aux divers établissements qu'il tenait pour les sanctuaires de la science.

Énoncer ces insignes libéralités est, pour ainsi dire, résumer en quelques mots son activité de savant : on voit qu'il a voulu, comme par une déclaration posthume, indiquer les différentes études auxquelles il a consacré sa vie et qu'il remet aux mains de ses successeurs, en leur assurant le moyen de parfaire son œuvre d'érudit et d'historien. C'est cette œuvre que je vais essayer de vous exposer.

Léon-Gustave Schlumberger, était né au château de Guebwiller, ancienne résidence des princes abbés de Murbach et Lure, où son grand-père avait établi une industrie prospère. Il ne devait pas y séjourner longtemps. Deux ans après sa naissance, son père, étant tombé gravement malade, quitta l'Alsace et vint se fixer à Pau, dans un climat qu'il pensait plus favorable à sa santé. C'est là que grandit notre confrère, en un milieu dont il a toujours gardé un excellent souvenir, comme vous allez le voir. Je dois à l'amitié de son disciple et confident, notre confrère, M. Ad. Blanchet, un



GUSTAVE SCHLUMBERGER

1844 · 1929

certain nombre de renseignements précieux sur la vie de Schlumberger à cette époque et plus tard ; je tiens à l'en remercier avant d'en faire usage devant nous.

La ville de Pau était alors fréquentée par une colonie étrangère, surtout anglaise, qui y avait apporté ses habitudes d'activité physique, faites pour plaire à un jeune homme plein de vie et de santé. Elle était aussi la retraite favorite de nombreux officiers du premier Empire : ils y trouvaient une vie relativement facile pour des bourses assez mal garnies. Notre confrère connut encore quelques-uns de ces vieux braves. Ne serait-ce pas dans leur fréquentation qu'il puisa ses opinions politiques futures et son goût pour les épopées ? Certains petits événements qui lui étaient advenus dans cette période de son existence s'étaient profondément gravés dans sa mémoire ; il aimait à se les rappeler et à les rappeler. Il paraît qu'un jour, étant âgé de quatre ou cinq ans, il avait été invité à venir jouer dans une famille amie ; les fils de la maison, un peu plus vieux que lui s'amusèrent à le taquiner ; il fondait en larmes. Tout à coup, il vit s'ouvrir la porte de la chambre voisine ; une femme s'avança vers lui, le prit dans ses bras et fit de son mieux pour le consoler. Celle qui tarit ainsi ses pleurs avait pourtant l'habitude d'en faire couler ; ce n'était rien moins que Rachel, qu'un deuil de famille avait appelée dans le pays. Une autre fois, il n'avait pas encore dix ans, étant aux Eaux-Bonnes, il rencontra, dans un chemin de la montagne l'impératrice Eugénie ; elle lui adressa la parole. L'embarras de l'enfant était naturellement extrême ; il en oublia de retirer son chapeau. La souveraine le lui ôta tout doucement en lui

*

disant d'un ton maternel qu'il fallait toujours se découvrir devant une femme. Le parfait galant homme qu'était notre confrère en demeura persuadé toute sa vie. Quelle ne dut pas être aussi son émotion le jour où les amis de son père le présentèrent à Abd-el-Kader, alors interné à Pau!

C'est aussi à Pau que Schlumberger prit le goût de la numismatique. A cette époque, les pièces de monnaies anciennes avaient encore cours dans la vie de chaque jour; les as romains voisinaient donc dans les tiroirs des commerçants de la ville avec toutes les espèces de la monarchie française et des pays voisins. Le futur numismate allait les y chercher pour sa petite collection. Son père encourageait, sans la prendre au sérieux, cette vocation naissante : le jour où son fils, âgé de cinq ans, lui récita l'alphabet grec, il ne trouva rien de mieux à offrir au jeune helléniste que deux bronzes romains.

Il n'admettait pas pourtant que l'archéologie fût pour son fils autre chose qu'une distraction, un passe-temps innocent; il lui voulait voir embrasser la carrière de médecin. Schlumberger vint donc à Paris, sans enthousiasme, en 1863, commencer ses études médicales; en 1865, inscrit au service de Velpeau à la Charité, il se fit recevoir externe des hôpitaux; mais, en 1866, une fièvre typhoïde contractée à Lariboisière et suivie d'une phlébite l'obligea à interrompre tout travail pendant quelque temps. Pour se reposer il fit son premier voyage en Italie. Revenu à Paris, il se présenta au concours de l'internat; il fut reçu second.

Il faisait une cure aux Eaux-Bonnes, à la suite d'une

grave épidémie de petite vérole qui lui avait imposé beaucoup de fatigues, lorsqu'éclata la guerre de 1870; aussitôt il se fit inscrire à la onzième ambulance, composée exclusivement d'internes des hôpitaux de Paris; quelques jours après, il était dirigé sur Charleroi. Dans les *Souvenirs* qu'il a laissés et que la piété de notre confrère M. Ad. Blanchet publiera prochainement, Schlumberger a insisté sur les services que rendit son ambulance à la suite du désastre de Sedan. Il paraît que les médecins et les infirmiers en pénétrant dans les maisons du faubourg de Givonne y trouvèrent de nombreux blessés français qui étaient restés sans soins depuis plusieurs jours, tandis que les blessés allemands avaient été pansés et évacués aussitôt; un immense effort fut nécessaire pour remédier tant bien que mal à cette lamentable situation.

De Sedan l'ambulance se replia sur Tours. Puis Schlumberger, fait prisonnier et renvoyé en France sous le couvert de la Croix rouge, attaché ensuite à l'armée de Chanzy, qui battait en retraite sous la neige, fut atteint d'une grave bronchite; il dut être évacué et se résigner à une longue convalescence dans sa famille. Après la Commune, il revint à Paris terminer ses études médicales et passer son doctorat avec une thèse sur l'érysipèle du pharynx et des voies respiratoires.

Il pouvait maintenant se livrer tout entier à l'archéologie. Il s'était déjà préparé à la carrière par un certain nombre de voyages à l'étranger; on peut dire qu'il a parcouru dans sa vie à peu près toute l'Europe, une partie de l'Asie Mineure, la Syrie, tout le nord de l'Afrique. En

1872, il avait déjà visité l'Espagne (1864) et le Portugal, la Suisse (1865), l'Italie (1868); il passa dans ce dernier pays tout l'hiver de 1873-1874 et y retourna depuis à peu près chaque année; son premier voyage en Orient remonte à 1875. D'autre part, il avait fait à Paris la connaissance de Félicien de Saulcy et d'Anatole de Barthélemy, qui lui servirent de guides à ses débuts, en attendant qu'il se liât avec Adrien de Longpérier, dont il reconnut l'amitié et l'appui en publiant les œuvres, disséminées dans de nombreux périodiques (sept volumes, 1883-1886). Fort de leurs encouragements et de leurs conseils il fit paraître en 1873 un traité des *Monnaies bractéates d'Allemagne*. Vous savez que l'on nomme ainsi une curieuse classe de monnaies, qui a constitué durant deux siècles au moins l'ensemble du numéraire de l'Europe centrale; elles ont particulièrement de l'importance pour l'histoire monétaire de l'Allemagne, dont elles représentèrent presque exclusivement le numéraire du XII^e au XIV^e siècles et pour l'histoire de l'art à la même époque. Notre Académie accorda le prix Duchalais à ce travail de début; ses juges n'hésitèrent pas à y reconnaître « l'œuvre consciencieuse et modeste d'un jeune érudit, dont la première publication ferait honneur à un maître ».

Schlumberger avait trouvé sa voie. Il sembla d'abord qu'il allait se spécialiser dans l'étude sèche des monnaies et des petits monuments de même sorte; il le donna à penser par les nombreux articles techniques qu'il publia les années suivantes sur la numismatique des Croisades et de la domination franque en Orient dans la *Revue archéologique*, dans la *Revue de numismatique*, dans le *Musée*

archéologique, d'autres bulletins encore; mais il ne tarda pas à montrer qu'il comprenait les choses autrement par la publication, en 1878, de sa *Numismatique de l'Orient latin*. Pour la seconde fois, notre Académie le couronna. « Le moment était venu, ont écrit les rapporteurs du concours, MM. Ch. Robert et de Saulcy, de réunir dans une description d'ensemble les trésors épars dans les collections et de transformer en corps de doctrine les travaux dont ils avaient été l'objet. Pour accomplir cette double tâche, M. Schlumberger a fait un voyage en Orient, visité la plupart des musées de l'Europe et recherché avec patience dans les chroniqueurs, les cartulaires et les écrivains contemporains tous les passages renfermant un renseignement quelconque sur la monnaie de l'Orient latin. » Aussi ce volume n'est-il pas seulement une description de pièces, un déchiffrement de légendes; l'auteur a écrit à propos de chaque paragraphe le résumé historique de la vie des diverses principautés qui les avaient fait frapper pour affirmer leur souveraineté, mettant ainsi à la disposition des érudits des renseignements qu'il leur aurait fallu sans cela chercher de tous côtés, souvent sans succès. Ce beau travail consacra la réputation de Schlumberger.

L'année suivante, nouvelle publication; cette fois il s'agissait de numismatique arabe. En 1879 pendant un assez long séjour qu'il fit à Constantinople, Schlumberger était parvenu à se procurer un lot de deux cents monnaies d'argent offrant avec divers types de têtes un revers constant : une chouette posée sur un vase couché, type bien connu du numéraire athénien. Une légende unique,

composée de six caractères, divers monogrammes complétaient l'ensemble du revers. Ces monnaies avaient été trouvées réunies dans les substructions du rempart de San'a, capitale du Yémen. Ce sont des imitations des monnaies d'Athènes, lancées dans la circulation par les rois du pays lorsqu'à la suite de la destruction de Corinthe, du pillage de Délos et de la prise d'Athènes par Sylla, les produits de la fabrication athénienne cessèrent de parvenir dans le pays des Sabéens. La monographie que notre confrère leur consacra est restée la base des recherches sur cette branche de l'histoire de l'Arabie antique.

L'Orient latin avait mis Schlumberger en contact avec Byzance, avec ses monuments, avec sa civilisation; il se laissa séduire par ce milieu si compliqué, si mystérieux encore pour nous à la fin du siècle dernier, mais si vivant, si dramatique, et tourna sa curiosité de ce côté : les circonstances elles-mêmes le convièrent à cette évolution. On venait de découvrir à Constantinople, au cours de travaux de voirie, plusieurs milliers de sceaux appartenant au moyen âge de l'Empire d'Orient. Schlumberger, avisé de la trouvaille, se rendit sur les lieux et, pendant le long séjour qu'il y fit, réunit une collection très riche de ces petits documents. Après avoir péniblement travaillé à les déchiffrer. — car, ils étaient pour la plupart fort maltraités par le temps — il entreprit de les publier, non sans y joindre tous les documents de même sorte qu'il put recueillir, soit chez les particuliers, soit dans les musées. Ainsi naquit le magistral ouvrage intitulé *Sigillographie de l'Empire byzantin*. Le travail contient l'énumération de plus de trois mille sceaux; ils nous font passer

en revue la société byzantine tout entière, à tous ses âges, la cour, la noblesse, l'administration civile, le clergé, l'armée, la foule des fonctionnaires, des religieux, des soldats. De plus, l'auteur a longuement exposé une série de considérations d'ensemble dans lesquelles il a réuni soigneusement « les indications qui pouvaient présenter une utilité quelconque pour l'étude de la sigillographie byzantine, envisagée à un point de vue général ». Le livre n'est donc pas un *Corpus* de sceaux, mais un véritable manuel, dont un bon juge a dit qu'il serait pour la sigillographie byzantine ce que les *Éléments* de Franz ont été pour l'épigraphe grecque.

Ce beau travail ouvrit à son auteur les portes de notre Académie. Il y fut élu en décembre 1884, à la place d'Albert Dumont. Peu s'en fallut — l'histoire est bien connue de ceux qui se tenaient au courant alors des choses de l'Institut — qu'il y arrivât l'année précédente. Cette fois-là, il était en concurrence avec notre regretté secrétaire perpétuel Maspero; ses amis, voulant préparer son élection en vue de l'avenir avaient obtenu pour lui de certains de leurs confrères la promesse d'une première voix; ils avaient si bien travaillé en sa faveur que le 30 novembre 1883, il obtint 17 suffrages, exactement le même nombre que Maspero, alors en Égypte, dont la réputation était déjà universelle. Ce demi-succès, inattendu et non voulu, jeta le trouble parmi ses électeurs, dont quelques-uns n'hésitèrent pas à déclarer hautement qu'ils ne donneraient plus jamais à un candidat de voix de premier tour — serment auquel leurs successeurs ne se sont guère ralliés, n'est-ce pas?

Ici commence une seconde période de la carrière scientifique de Schlumberger. Ces études techniques de numismatique et de sigillographie, en le mettant en face de questions historiques d'une grande portée lui inspirèrent l'ambition de s'adresser à un public moins spécial, j'allais dire au grand public, et d'écrire à son intention des ouvrages, à la fois doctes et émouvants, qui lui montreraient le puissant intérêt de cette histoire byzantine à laquelle il s'était laissé prendre et dont la valeur était méconnue. Il le déclare lui-même dans une de ses préfaces :

« L'histoire de l'Empire byzantin est encore tout entière à faire. Personne en France ne la connaît, à une exception près toutefois. Et cependant, il n'en est pas de plus curieuse, de plus passionnément attachante. Rien n'est plus captivant que d'étudier l'existence de cette prodigieuse monarchie, formée d'éléments si étrangement divers, héritière du vieil empire romain, à cheval sur les limites de l'Occident et de l'Orient, se défendant durant mille ans et plus avec une énergie sans pareille, toujours renaissante, contre l'effort infatigable des nations barbares coalisées. »

Et plus loin :

« Je serais récompensé de ma peine si la lecture de ces pages, qui m'ont coûté plusieurs années de labeur, pouvait inspirer à quelques esprits sérieux l'amour des choses de Byzance. »

Pour le mieux inspirer il abandonne la manière austère qui avait été la sienne jusqu'alors; désormais il fera passer son émotion et son enthousiasme dans ses récits et,

comme l'a écrit notre confrère Hanotaux à propos de l'étude de Schlumberger sur les *Principautés franques du Levant*, il « jettera les fleurs d'un style brillant, mouvementé sur le visage un peu rébarbatif de l'érudition ». Vous pouvez juger de sa nouvelle manière par quelques lignes empruntées à ces souvenirs d'Orient, publiés en 1884, qu'il a appelés *Les îles des Princes* (1) :

« Nul coin de terre n'est plus fertile en récits de catastrophes lamentables, en enseignements poignants sur la vanité des grandeurs humaines... Peu d'endroits ici-bas ont vu gémir plus de princes et de princesses, précipités des splendeurs du grand palais impérial au fond d'une cellule de quelque monastère. Joignez à ces émouvants souvenirs que cet archipel en miniature contient des beautés faites pour ravir l'œil le plus blasé sur les merveilles de l'Italie ou de la Sicile; que nulle part la vue charmée ne se repose sur des côtes plus belles, sur un golfe plus gracieux, sur des lointains montagneux plus grandioses; que nulle part la verdure n'est plus fraîche, plus variée; que nulle part enfin des eaux plus bleues ne viennent baigner plus mollement mille criques ombreuses, mille poétiques falaises; vous comprendrez alors pourquoi les îles des Princes, tant arrosées de larmes jadis, tant fêtées, tant vantées aujourd'hui, sont un lieu de pèlerinage favori pour tous ceux qu'attirent l'étude d'un passé dramatique ou le charme d'un riant présent. »

Ces qualités d'écrivain, jointes à une vaste information et à une scrupuleuse exactitude dans le récit des événe-

(1) Les îles des Princes forment un petit archipel dans la mer de Marmara.

ments, nous les retrouvons dans tous les ouvrages historiques de Schlumberger, et d'abord dans le gros volume qu'il publia en 1890 sur *Un empereur byzantin du X^e siècle, Nicéphore Phocas*. Quelle est la portée de ce livre? L'auteur a tenu à l'indiquer nettement lui-même.

Il a voulu en faire comme un résumé de l'existence militaire, sociale et politique à Constantinople vers 960, époque particulièrement propre à révéler l'empire byzantin au X^e siècle, les ressources qui le soutiennent encore dans sa décadence, l'éclat réel ou mensonger dont il brille et la nature des maux qui le travaillent. Il ne s'est donc pas contenté du récit des faits militaires et diplomatiques; il a appelé à son aide la géographie descriptive, la numismatique, l'archéologie; il a recueilli de toutes parts des détails sur la vie publique de Byzance à ce moment, sur la force des Grecs, sur leur manière de combattre et sur celle de leurs adversaires dans les différentes contrées où le soin de leurs intérêts les appelait. Et puis, comme cette figure de Nicéphore Phocas est bien choisie! Un incomparable homme de guerre, de mœurs austères poussées jusqu'à l'ascétisme, une sorte de moine soldat, uniquement occupé à défendre, à réorganiser, à fortifier, à agrandir la monarchie confiée à ses soins, en qui le chef de l'Empire se confond avec le vicaire de Dieu; un être presque surhumain, pour qui s'épuisent les formes à la fois les plus magnifiques et les plus humbles du respect et de l'adoration. Autour de lui, dans son palais, la foule des courtisans et des dignitaires de tout rang, plus ou moins conspirateurs par ambition et prêts au crime; et, à leur tête une impératrice, Théophano, composé de séductions

de toutes sortes, de vices et de passions diverses, une Cléopâtre d'ordre inférieur, brutale et cruelle sous des dehors séduisants, qui finit par assassiner son mari pour élever au rang suprême, son amant Tzimisès. Grandeur et corruption!

Les trois volumes parus de 1896 à 1905 que Schlumberger a intitulés *l'Épopée byzantine à la fin du X^e siècle* forment la suite de son *Nicéphore Phocas*. Pour les écrire, les matériaux qu'on pouvait recueillir dans les sources grecques, latines, arabes, arméniennes, géorgiennes, slavonnes étaient loin de former un ensemble complet; il fallait les éclairer par l'archéologie.

Cette fois encore Schlumberger n'avait ménagé ni les recherches, ni les voyages : les siens l'avaient conduit jusque dans l'Arménie russe. Ainsi put-il faire défiler devant nos yeux les figures de Jean Tzimisès, de Basile II, de Zoé et de Théodora, celles des deux Bardas, de Georges Maniakès, de Michel Cerularios; ainsi nous fit-il assister aux triomphe et aux désastres qui marquent la vie de Byzance au début du XI^e siècle et pénétrer pleinement dans cette société si raffinée à côté de la barbarie de ses voisins.

Car malgré cette alternative de victoires et de défaites Byzance est encore à ce moment puissante et même glorieuse; un jour devait pourtant venir où elle ne pourrait plus tenir tête à ses ennemis. Le récit de sa chute, Schlumberger nous le devait pour clore le cycle de ses études byzantines. Il nous l'a donné en 1914 dans un volume passionnant, *Le siège, la prise et le sac de Constantinople en 1453*, où il oppose vigoureusement la vaillance déses-

pérée des Grecs à la sauvagerie impitoyable des Turcs. Dès lors la suprématie en Orient passe à ces derniers.

Ces remarquables travaux sur Byzance ne faisaient pourtant pas oublier à l'auteur de la *Numismatique de l'Orient latin*, les Francs et leurs exploits. Parmi les héros qu'il rencontra dans sa vaste exploration du sujet, une figure l'avait séduit, celle de *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'outre-Jourdain*. Étrange personnage ! D'une haute extraction, mais sans fortune, il quitte les bords du Loing pour l'Orient, où il arrive tout jeune à la suite de Louis VII et qu'il ne quitte plus. Est-ce l'enthousiasme religieux qui l'avait entraîné à la croisade ? On croirait plutôt qu'il céda au goût des aventures. Il fut pleinement satisfait. Il obtint par deux fois un rang inespéré et eut à souffrir de cruelles misères ; il guerroya et pilla beaucoup, il remplit le monde de son nom et périt d'une mort dramatique. Sa vie est une lutte perpétuelle, mêlée de succès et de revers, d'actes d'héroïsme guerrier et de brigandage. Il y avait là de quoi tenter la plume de notre confrère si expert à conter les actes de bravoure et les scènes dramatiques.

Quelques années plus tard, il s'attachait à un autre personnage, aussi intéressant, *Amaury I^{er}, de Jérusalem*. Devenu roi, tout jeune encore, par la mort de son frère Baudouin III, vaillant soldat qui savait joindre à un courage intrépide un véritable sens politique. Par malheur pour lui et pour son royaume il ne réussit pas dans ses entreprises ; loin de là. Cinq fois il essaya de conquérir l'Égypte, cinq fois il échoua ; finalement, il mourut, usé par les fatigues, à l'âge de trente-huit ans, laissant un enfant

de treize ans comme successeur, ce qui n'était pas fait pour assurer l'avenir. D'ailleurs, le courage de la poignée d'Occidentaux qui défendaient les possessions chrétiennes de Terre Sainte contre les puissants États qui les enseraient ne pouvait plus résister bien longtemps encore à leur poussée. La prise de Saint Jean d'Acre en 1291 par l'armée du Soudan d'Égypte marqua la fin de la domination franque en Syrie. Schlumberger lui a consacré, en 1914, un livre émouvant : *Prise de Saint Jean d'Acre en 1291, par l'armée du Soudan d'Égypte*; c'est le pendant de celui où il avait raconté la prise de Constantinople.

Après les pages glorieuses que les Croisés avaient écrites, nous voici en présence du désastre et de l'anéantissement. « Les Francs ne possédèrent donc plus rien en Syrie, note joyeusement l'historien Ibn Ferat. Espérons que cela durera jusqu'au jour du jugement. » Il ne pouvait pas prévoir qu'au début du XX^e siècle, il serait créé de ce côté des pays sous mandat.

Vingt ans après le duché d'Athènes, fondé à la suite de la conquête de Constantinople par les Croisés, dernier débris de la puissance franque en Orient était enlevé, à son tour, au seigneur qui le détenait; et, cette fois, non pas par des Égyptiens ou des Turcs, mais par une bande de mercenaires espagnols, dont Schlumberger nous a fait connaître dans un livre intitulé *Expédition des Almugavars ou routiers catalans en Orient de l'an 1302 à l'an 1311*, l'étrange, romanesque, héroïque, barbare et sanglante odyssée à travers les plus vieilles provinces asiatiques et européennes de l'empire de l'Orient — odyssée qui se termina, après leur victoire du lac Copaïs, par la fondation

extraordinaire d'un duché espagnol dans la ville de Minerve et de Périclès.

Il faudrait, pour donner une idée complète de tout ce que notre confrère a publié sur Byzance et sur l'Orient latin, rappeler encore, soit ses nombreux articles parus dans les revues, et qu'il a, en partie, réunis dans ses *Mélanges d'archéologie byzantine* ou dans ses *Récits de Byzance et des Croisades*. Les travaux dont je vous ai parlé suffisent à montrer la portée et l'excellence de son œuvre de numismate, d'archéologue et d'historien.

J'ai dit, au début de cette notice les liens qui rattachaient Schlumberger à la ville de Pau et que la mémoire des années qu'il y avait vécu, de ce qu'il y avait fait, des gens qu'il y avait fréquentés demeura vivace chez lui jusqu'au dernier moment. Il en donna la preuve d'abord le jour où il publia, en collaboration avec M. Ad. Blanchet, la *Numismatique du Béarn*, le jour aussi où il décida de léguer par testament au musée de Pau les pièces de sa collection relatives à l'histoire locale. C'est également au même souvenir de sa jeunesse que nous devons quelques plaquettes, qu'il écrivit entre les années 1904 et 1910; aussi bien la matière convenait-elle particulièrement à ses convictions intimes et aux ardeurs de sa nature généreuse. Elles ont trait à l'histoire napoléonienne, qui est aussi une épopée; elles nous font connaître la vie aventureuse et héroïque d'un certain nombre de ces officiers, amis du père de notre confrère, qu'il avait connus à Pau : « Admirateur chauvin autant que passionné de ce grand empereur et de cette époque de gloire nationale et

d'abnégation patriotique, a-t-il écrit, j'ai voulu consacrer aux ultimes survivants des armées impériales, aux derniers de ces fils du peuple de France qui portèrent par toute l'Europe le drapeau aux trois couleurs ce souvenir ému et très fidèle. » C'est ainsi qu'il publia successivement les mémoires, lettres, journaux de route de plusieurs d'entre eux, du capitaine Robinaux, du commandant Persat, et de ce commandant Coudreux, le modèle du genre, qui représente aux yeux de Schlumberger, d'une manière extrêmement frappante le type le plus brillant de l'officier du Premier Empire : « brave à l'excès, racontant comme la chose la plus simple du monde, ses plus graves blessures, les incidents de guerre les plus sérieux, amoureux fou de son métier, de son pays ; admirateur passionné de l'Empereur, sans être pour cela impérialiste forcené ; hardi, énergique à un rare degré ; avec cela insouciant, plein d'une gaieté vraiment française ; adorant les femmes et le plaisir ». A lire ces brochures, on se dit que si leur auteur avait vécu à cette époque, il aurait peut-être choisi une autre carrière que la placide numismatique.

Le 26 août 1922, il écrivait en tête du tome II de ses *Récits de Byzance et des Croisades* : « Ces pages constituent probablement mon œuvre dernière. L'âge et ma vue très fatiguée m'interdisent de longs labeurs » ; ce à quoi notre confrère M. Jusserand, le remerciant de l'envoi de son livre, lui répondait, dans une de ces lettres innombrables qui ont été déposées après sa mort à la Bibliothèque de l'Institut : « Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé parce que quelqu'un qui écrit d'une plume s'

alerte a certainement le don d'éternelle jeunesse et de parfaite santé. » Il n'en était pas moins vrai que Schlumberger était profondément touché. Il avait usé sa vue à étudier de petits monuments difficiles à déchiffrer et bien souvent rendus à peu près illisibles par le temps ; puis l'âge était venu, qui aggrave toute chose ; peu à peu un voile épais s'étendait devant lui : les six dernières années de sa vie il était à peu près aveugle ; il ne pouvait gagner sa place dans nos commissions et nos séances sans l'appui constant d'un bras secourable : il marchait lentement à la mort, les yeux clos. Elle nous l'enleva le 9 mai 1929.

Il lui avait été donné une dernière grande joie. En novembre 1924, pour fêter ses quatre-vingts ans, ses parents, ses confrères, ses amis se réunissaient dans son hôtel de l'avenue Montaigne ; son cabinet de travail, je devrais dire son musée, où tant de richesses archéologiques étaient accumulées, était embaumé du parfum des fleurs qu'on lui avait envoyées : ses élèves et ses admirateurs lui offraient un beau volume de *Mélanges*, composé en son honneur, et lui exprimaient les sentiments de respect et de grande affection dont nous étions tous pénétrés à son égard. Celui qui représentait notre Académie à cette cérémonie, le comte Delaborde, un de nos morts, hélas ! ajouta quelques mots qui sont tout à fait à leur place pour terminer cette notice ; car ils s'adressent à l'homme, dont je vous ai à peine parlé, plus encore qu'au savant :

« Ce que je veux vous dire, c'est tout simplement que nous vous aimons. Nous vous aimons d'abord pour vous-même, pour votre bonté, pour votre fidélité à vos amis,

pour l'ardeur juvénile avec laquelle vous les soutenez, mais en outre l'affection des plus anciens d'entre nous s'accroît encore du souvenir qu'il ont gardé de ce groupe d'amis dont vous êtes à l'Académie le dernier représentant, Anatole de Barthélemy, Jules Lair, l'abbé Thédénat et celui dont le nom est, dans notre mémoire, inséparable du vôtre, Héron de Villefosse. Puisse l'émotion que je ressens, suppléer à l'insuffisance de nos expressions et vous faire comprendre combien est sincèrement cordial l'hommage que vous apportent aujourd'hui vos confrères. »